
LES HARAR

SEIGNEURS DES HANENCHA

ÉTUDES HISTORIQUES

SUR LA PROVINCE DE CONSTANTINE

(4^e article. — Voir les n^{os} 103, 104 et 105.)

En 1736. Younès partit de Tunis avec la colonne d'hiver pour assiéger la ville de Kaïrouan, devant laquelle il resta onze mois. Tous les jours, de nouveaux combats étaient livrés autour de la place dont la population, par le manque de vivres, était réduite à la dernière extrémité, au point qu'elle en vint à manger des cadavres. Beaucoup de ces malheureux sortirent, épuisés, préférant se faire tuer plutôt que de souffrir plus longtemps de la faim.

Il y avait sept mois que le siège durait lorsque Hosseïn-Bey ordonna à son fils Mohammed-Bey d'aller se réfugier auprès du cheïkh Bou-Aziz.

« Il m'est impossible de franchir les lignes, dit le prince, et du reste, les franchirais-je que je risquerais de tomber entre les mains des Arabes qui me tueraient ; en outre, je n'ai point confiance en Bou-Aziz, qui est notre ennemi et l'allié d'Ali-Pacha, l'usurpateur. »

Hosseïn-Bey lui répondit : « Eh bien, marche à la mort, il vaut mieux que nous succombions séparément. »

Le jeune prince, poussé à toute extrémité par ces paroles, sortit donc de Kaïrouan, accompagné par 90 cavaliers ; son père l'accompagna jusque hors la ville et là ils se séparèrent en larmes, faisant chacun des vœux l'un pour l'autre.

Les assiégeants virent bien le prince franchir leurs lignes d'investissement, mais, par un dernier sentiment de respect, personne ne l'en empêcha. Il alla chez les Hamama et les Oulad Msaoud, qui se rassemblèrent autour de lui au nombre d'un millier de cavaliers et l'accompagnèrent vers Gafça. Redjeb ben Youssef, kaïd des Hamama, lui prêta son concours. Les habitants de Gafça s'organisèrent en corps d'armée avec les Turcs qui tenaient garnison dans la Kasba et se portèrent au-devant de lui.

Pendant deux mois, le prince Mohammed resta à Gafça et écrivit de là à Bou-Aziz pour lui demander son appui, mais celui-ci répondit qu'il ne pouvait pas trahir la cause d'Ali-Pacha qu'il avait embrassée.

Cependant Ali-Pacha, fatigué des lenteurs du siège de Kaïrouan et du peu de succès obtenu jusqu'alors contre cette place par son fils Younès, songea à se faire appuyer par le bey de Constantine, Bou Hanak, qui avait succédé à Kelian. A cet effet, il envoya auprès de lui son confident, Ali el-Hattab, pour lui offrir cent mille réaux s'il consentait à le seconder dans son entreprise. Le bey Bou Hanak promit son concours à condition que la somme promise lui serait payée d'avance. Après avoir discuté cette question, on finit par s'entendre et il fut convenu que lorsque le bey de Constantine arriverait à Tifach, il lui serait remis un premier à-compte de 25,000 réaux, pareille somme payée au Kef et enfin le complément promis devait être soldé sous les murs même de Kaïrouan.

Bou Hanak organisa en effet un corps d'armée et se mit en marche vers l'est. Dès que ce mouvement de troupes fut connu, le cheikh Bou-Aziz eut quelques inquiétudes et craignit contre lui-même une attaque imprévue, car les beys de Constantine n'étaient pas dans l'habitude de faire des sorties à cette époque de l'année. Il se décida alors à écrire à Bou-Hanak une lettre conçue à peu près en ces termes :

« J'ai payé à votre gouvernement mon tribut annuel ; quel
« peut être donc le motif qui vous fait vous diriger de mon
« côté ? »

Le bey lui répondit que ce n'était pas vers lui, mais ailleurs qu'il dirigeait ses pas. Malgré cette explication rassurante, Bou-Aziz, n'en continuant pas moins à se méfier, jugea prudent de s'enfoncer vers le Djerid pour s'éloigner de la route que semblait vouloir suivre la colonne du bey.

A ce moment, Bou-Aziz reçut de Hossein-Bey, toujours assiégé dans Kaïrouan, une lettre par laquelle il l'invitait à aller le trouver. Le chef Harar se décida, entraîna avec lui ses Hanencha et rejoignit le prince Mohammed, venu au-devant de lui de Gafsa. On se fit réciproquement des témoignages d'amitié, mais bientôt Bou-Aziz réclama les sommes d'argent qui, disait-il, lui étaient promises comme récompense de son appui. Le prince, surpris, lui répondit que jamais il ne lui avait fait aucune promesse de ce genre. Alors Bou-Aziz exhiba une lettre écrite par un certain Mahraz, dans laquelle il était en effet question d'un cadeau de 100,000 réaux et de 200 chevaux sellés et équipés.

Le prince désavoua l'authenticité de cette lettre, en disant qu'il reconnaissait bien l'écriture de Mahraz, mais que cet homme n'était point son secrétaire. Du reste, ajoutait-il, cette pièce est sans valeur, puisqu'elle n'est pas revêtue de l'empreinte de mon cachet.

Bou-Aziz impatienté objecta qu'il fallait qu'on lui donnât ce qui lui était promis et, qu'en cas de refus, il irait se faire remettre des cadeaux équivalents par Ali-Pacha.

Ces paroles décisives firent réfléchir le prince qui, pour ne pas s'aliéner le concours de ce puissant auxiliaire, lui donna, séance tenante, 12,000 réaux. Le reste, ajoutait-il, vous sera payé à Kaïrouan par mon père.

Bou-Aziz envoya aussitôt dans cette ville quatre notables des Hanencha pour y prendre cette somme. Mais au moment où ceux-ci se présentaient, on les retint, parce que le prince avait écrit secrètement à Hossein de les garder comme otages pour lui garantir la fidélité de Bou-Aziz.

Pendant que cet incident se produisait dans le Sud, le bey de Constantine était parvenu à Tifach, où il reçut le premier à-compte de 25,000 réaux dont nous avons parlé plus haut ; mais dès qu'il eut encaissé cette somme, il rebroussa chemin au lieu d'avancer, ainsi qu'il l'avait promis.

Dès que Bou-Aziz fut certain que les troupes de Constantine s'étaient retirées, il poussa une pointe vers Mermadjena, contre les Madjer et les autres tribus de la contrée ; mais ceux-ci, prenant l'offensive, le repoussèrent en lui faisant même éprouver une déroute complète, au point qu'il y perdit tous ses propres bagages et ses tentes. Ce désastre obligea Bou-Aziz et son petit-fils, Otman ben Trad, à se retirer du côté de Feriana.

Quant à Younès, qui avait également reçu avis du mouvement rétrograde de la colonne auxiliaire du bey de Constantine, il se décida à lever le siège de Kaïrouan pour se porter contre le rassemblement qui commençait à se former autour du prince Mohammed. Mais celui-ci, encore trop faible pour engager la lutte, ne l'attendit pas et se replia vers le Sahara. Bien que malade, le prince monta à cheval et marcha une nuit entière traînant après lui tout ce qu'il pouvait emporter. Au point du jour, il fit rechercher Bou-Aziz qui, en fuyant aussi, avait pris une autre direction et, comme conjecture pour expliquer son absence, on supposa que Younès l'avait capturé et pourrait peut-être bien lui rendre la liberté à condition qu'il livrerait le prince.

Les fuyards anxieux firent halte et établirent une garde autour de Mohammed-Bey, dont les alarmes redoublèrent en s'apercevant qu'on le gardait à vue. El-Hadj Ali, son fidèle compagnon d'infortune, employa alors un stratagème pour calmer les inquiétudes de son maître. Après avoir fait semblant de dormir, il se leva tout à coup en s'écriant : O prince, je vous apporte une bonne nouvelle : un homme à mine respectable vient de m'apparaître en songe et m'a annoncé que Bou-Aziz ne tarderait pas à arriver à votre secours. J'ai demandé à cette vision qui il était et il m'a répondu se nommer Sidi Ali Chérif el-Aouani.

Or le prince, pendant qu'il était assiégé dans Kaïrouan, avait fait de fréquents pèlerinages au tombeau du marabout de ce

nom. Jamais il ne tentait une sortie contre les assaillants sans aller d'abord passer quelques instants en prières sur ce tombeau. Chaque fois qu'il accomplit cet acte de piété aucun de ses partisans ne fut atteint dans le combat, mais un jour, ayant négligé de remplir ses devoirs habituels de recueillement, Bou Diaf, l'un de ses plus fermes appuis fut tué dans la sortie.

El-Hadj Ali avait imaginé ce songe pour calmer les alarmes de son maître et lui redonner du courage. Dieu voulut qu'il se réalisât, car en effet, dans la soirée, Bou-Aziz les rejoignait.

Aussitôt arrivé, le chef Harar ordonna de se remettre en marche sur l'heure même. Ils marchèrent toute la nuit et ne s'arrêtèrent qu'à Tala el-Bir, où ils espéraient que Younès, ayant perdu leurs traces, ne pourrait plus les atteindre. Mais ils avaient compté sans la trahison et ils durent fuir de nouveau sans prendre aucun repos. Le prince était épuisé de fatigue et ne pouvait plus se tenir à cheval. Ses compagnons le placèrent dans une litière, sur un chameau qu'ils firent trotter toute la nuit en le pourchassant devant eux. Le mouvement du chameau le fatiguait encore davantage et il demandait à s'arrêter quelques instants pour reprendre des forces, mais les cavaliers Hanencha, au lieu de céder à ses supplications, continuaient avec ardeur à frapper le chameau de leurs lances pour presser davantage son allure.

Au point du jour ils espéraient de nouveau avoir échappé aux poursuites, mais tout à coup Younès apparut sur leurs traces ; il fallut se hâter de fuir encore en repoussant à droite et à gauche les attaques de l'ennemi. Beaucoup de chameaux des Hanencha restèrent entre ses mains. Les fuyards après avoir couru toute la journée et une partie de la nuit suivante arrivaient enfin à Asseloudj dans le Sahara, ne s'y croyant pas en sûreté et après une longue journée de fatigues, ils furent obligés de s'arrêter à un endroit sans eau. La soif leur faisait éprouver des souffrances atroces que la fraîcheur de la nuit vint un peu calmer heureusement.

Bou-Aziz envoya au prince une tasse de lait aigre de chamelle et une tasse pleine d'eau, dont le mélange pouvait étancher un

peu sa soif. Pendant cette nuit terrible, le prince paya quelques gouttes d'eau un nombre considérable de dinars.

Au point du jour on se remettait en route, mais le soleil, dans ce désert de sable, était aussi brûlant que des charbons ardents; on marcha néanmoins jusqu'à midi. Le guide de la colonne s'approchant à ce moment du prince lui avoua à voix basse qu'il s'était égaré et ne savait plus où trouver de l'eau. Il le suppliait de le protéger contre ses compagnons qui allaient infailliblement punir sa faute en le massacrant.

Ces confidences entendues par quelques-uns, puis répétées de l'un à l'autre plongèrent tous les fuyards dans un affreux désespoir. Cependant le prince qui avait aperçu au loin un point noir, ne pouvant être qu'un bois de palmier s'élevant à l'horizon par l'effet du mirage, fit part de sa découverte au guide. Ils marchèrent ensemble dans cette direction et eurent bientôt le bonheur de reconnaître qu'ils approchaient en effet d'une oasis.

Pendant cette fuite précipitée beaucoup d'hommes et de bêtes avaient succombé de la soif; c'est à tel point qu'en arrivant à l'eau les cavaliers se laissaient choir de leurs chevaux pour boire plus vite. Les malheureux fuyards s'arrêtèrent quelque temps au Souf et purent se refaire de leurs fatigues; ils pénétrèrent ensuite dans le Zab et séjournèrent deux mois à Liana.

S'étant créé des alliés dans les Ziban, Bou-Aziz projeta d'aller attaquer le Djerid; il fit partager ses idées à Mohammed ben el-Merdassi Chabbi qui lui promit le concours des Nememcha et des Hazabra; il rassembla également les Hamama et les Dreïd qui étaient du parti du prince fugitif et tous ensemble allèrent à Nefta qu'ils assiégèrent pendant quelques jours. Mais ayant échoué dans leurs attaques contre cette ville, ils s'en éloignèrent pour se porter contre Touzer qui fut également bloquée.

A ce moment Bou-Aziz avait résolu de retourner au Zab; les habitants du Hamma et de Dekious venaient en même temps faire acte de soumission au prince et dès lors, celui-ci pria Bou-Aziz de rester auprès de lui encore une journée seulement pour lui donner le temps de s'entendre avec ses nouveaux alliés. Bou-Aziz lui répondit: Si tel est l'avis de Chabbi, je consens à rester encore comme vous le désirez... Pour obtenir ce résultat,

le prince fit à Chabbi cadeau de deux bagues, d'un étui à amulettes en or incrusté de pierreries et d'une somme d'argent considérable. Mais Chabbi n'en partit pas moins dans la soirée même, ce départ détermina aussi celui de Bou-Aziz et dès lors, le prince abandonné à ses propres ressources ne put rien régler avec ceux qui venaient lui offrir leur soumission.

Bou-Aziz et le prince s'en retournèrent donc dans le Zab. A cette époque Ahmed ben Djellab souverain de la ville saharienne de Tougourt était expulsé de ses états par son cousin Omar. Les tribus des Oulad Moulat, Selmia et les Troud lui restaient fidèles néanmoins. Ahmed ben Djellab intéressa Bou-Aziz à sa cause, en lui promettant, s'il voulait l'aider à reconquérir Tougourt par la force des armes, de lui donner 50,000 réaux, 200 chamelles, 400 couvertures de laine et 600 charges de dattes. La proposition fut acceptée.

Les alliés s'avançaient dans le Sahara et pénétraient déjà sur le territoire de l'Oued Rir', quand Omar averti à temps, pensa qu'il n'avait d'autre moyen d'affermir sa puissance et de légitimer son usurpation que de recourir à la protection du chef des Hanencha. Il n'y avait pas de temps à perdre, attendre c'était faire tourner l'expédition au profit du prince Tougourtin déposé. Il envoya son oncle Ferhat ben Redjeradja (beït bou Okkaz) cheïkh des Beni Ali, au devant de Bou-Aziz, avec la mission de lui offrir une somme plus considérable que celle qui lui avait été promise par Ahmed, s'il consentait à exterminer les Oulad Moulat. Dans la politique musulmane les plus grosses sommes commandent la sympathie ; ainsi l'on vit les armes préparées pour la vengeance de l'opprimé passer du côté de l'usurpateur.

Le cheïkh Redjeradja pour augmenter le nombre de ses partisans fit en même temps prévenir le prince tunisien, inséparable compagnon de Bou-Aziz, qu'il avait reçu à son sujet une dépêche du Pacha d'Alger dont l'intention était de le voir arriver à sa cour et de lui fournir ensuite les moyens de renverser ses ennemis. Il terminait en lui promettant de lui communiquer la dépêche elle-même afin qu'il put se convaincre des bonnes intentions du Pacha. Puis, en post-scriptum, il finissait par le prier de prêter le

concours de ses alliés les Hamama et les Dreïd à Bou-Aziz pour l'aider à massacrer les Oulad Moulat.

Le Prince consentit à cette combinaison, mais il lui tardait de pouvoir se rendre à Alger auprès du Pacha son protecteur. On lui annonça qu'un conciliabule devait avoir lieu au-delà de Tougourt pour régler le plan de campagne et il dut s'y rendre avec Bou-Aziz.

On se dirigia d'abord vers el-Faïd, puis on marcha dans une direction opposée à Tougourt comme si l'on voulait s'en éloigner, mais on ne tarda pas à s'en rapprocher d'un autre côté. Ferhat les rejoignit; on s'entendit, après quoi chacun s'en retourna de son côté et Bou-Aziz prit dès lors ses dispositions pour attaquer les Oulad Moulat dès le lendemain matin.

Mais des cavaliers des Moulat avaient découvert dans le sable les empreintes des pieds de chameaux. Ils suivirent ces traces qui les amenèrent près de Tougourt, à l'endroit où s'était tenu la conférence avec Ferhat et ils reconnurent également la direction que chacun avait pris en se séparant. Il n'en fallait pas davantage à l'esprit clairvoyant de ces cavaliers, habitués aux intrigues sahariennes, pour comprendre ce qui se tramait contre eux; comme il adviendrait chez nous d'une dépêche ennemie interceptée, ils étaient suffisamment renseignés sur les intentions de leurs adversaires. Ils s'en retournèrent donc au galop auprès de leurs frères leur annoncer que Ferhat avait gagné Bou-Aziz pour l'aider à les écraser et cette nuit là même les Oulad Moulat décampaient. Ahmed ben Djellab, avec les partisans qui lui restaient s'éloigna avec eux. De sorte que le lendemain les agresseurs qui comptaient les surprendre ne trouvèrent plus que la trace du campement qu'ils occupaient la veille.

Bou-Aziz n'en réclama pas moins à Ferhat la récompense qui lui avait été promise, « Votre ennemi est en fuite, lui disait-il, il faut donc me donner ce qui est convenu. » Mais Ferhat s'y refusait énergiquement, répondant qu'il était question de récompenses en effet, à condition que les Oulad Moulat seraient détruits, mais qu'il était dégagé de ses promesses dès le moment que l'ennemi fuyant n'avait pas été attaqué.

Bou Aziz insista, discuta longuement et finit par obtenir pour

ses gens l'autorisation d'entrer dans Tougourt pour y commercer avec les habitants. Mais, Ferhat qui craignait une surprise n'accorda cette faveur qu'après que Bou-Aziz lui eût remis en otage deux des principaux cavaliers de sa troupe comme garantie de ses intentions pacifiques.

Bou-Aziz eût ensuite avec Ferhat une entrevue à laquelle assista le prince Mohammed bey. Celui-ci pria Ferhat de lui communiquer la dépêche écrite à son sujet par Ibrahim Pacha d'Alger. Un instant il résista, mais il finit par la donner ; elle était conçue en ces termes : « Nous avons appris que Mohammed bey » vient de pénétrer dans le Zab ; tâchez de le tuer ou de vous » saisir de sa personne. Si vous exécutez ce que nous désirons, » nous vous accorderons tout ce qui vous sera agréable. — Si » cependant vous ne parveniez pas à accomplir nos instructions » faites en sorte de le chasser du Zab. »

Après que le prince eût pris connaissance de cette missive, il s'en saisit et la garda. Bou-Aziz quitta ensuite Tougourt et son mouvement fut le signal de départ de tous les contingents auxiliaires rassemblés autour de la ville. Les Oulad Moulât s'étaient placés sur la route qu'ils devaient suivre afin de la leur barrer. Les Hamama marchant séparément, en tête du mouvement de retraite, étaient en un instant battus et pillés. Les Dreïd qui les suivaient subirent le même sort, il en fut encore ainsi pour les Hazabra. Dès qu'un groupe était dévalisé, les Oulad Moulât en faisaient marcher les débris en avant, de façon que la troupe venant après ignorât ce qui était advenu à celle qui l'avait devancée.

Mohammed el-Merdassi Chabbi, s'étant présenté à son tour tombait aussi dans l'embuscade. Bou-Aziz qui le suivait de près, voyant ce qui se passait, prit immédiatement une autre direction pour ne pas être écrasé isolément.

— A qui appartient, dit le prince, le territoire sur lequel nous nous trouvons ?

— Au Chabbi, lui répondirent ses compagnons.

— C'est alors à lui qu'il faut nous en prendre.

Ils l'attaquèrent en effet, mais celui-ci les repoussa et leur en-

leva même cinquante chameaux appartenant les uns au prince et les autres à la fille de Bou-Aziz. Chabbi poursuivit encore les traces des Hanencha, mais il ne put leur prendre que les lourds bagages restés en arrière. Dans la nuit, Bou-Aziz fit jonction avec la troupe de son fils Sedira qui avait marché pour son compte d'un autre côté. Cependant comme on craignait les poursuites des Moulât, la caravane rebroussa chemin vers El-Faïd (1) ; mais au moment où elle allait dresser son campement, Hamida Chabbi apparut et attaqua ceux qui s'étaient arrêtés pour boire ; il fallut donc se remettre en route immédiatement.

En présence de ces nouvelles complications Bou-Aziz, prenant un parti décisif, dit au prince : « Il conviendrait que nous nous séparions pour nous sauver isolément, avant que Dieu ne nous afflige de quelque nouveau désastre. » — En entendant ce discours, le prince comprit qu'il était abandonné par son allié et se demanda sur l'amitié de qui il pourrait désormais compter. Il ne lui restait que les Hazabra ; il questionna à ce sujet quelques-uns de leurs chefs qui lui répondirent : « Nous serons pour vous à condition que vous parviendrez à vous attacher l'amitié du Chabbi.

Je viendrai parmi vous, dit le prince, vous ferez ensuite ce que vous voudrez... Il fut donc convenu qu'il dresserait son campement avec le leur.

A ce moment le prince eût un nouvel entretien avec Bou-Aziz qui lui expliqua la situation en ces termes : « Lorsque vous êtes
 » venu nous trouver nous étions riches et puissants ; depuis
 » nous nous sommes ruinés et affaiblis de jour en jour. Le
 » nombre de mes cavaliers a considérablement diminué, nos
 » chevaux sont morts, notre fortune a disparu. Il ne me reste
 » plus que deux cents cavaliers et encore, sur ce nombre,
 » n'y en a-t-il qu'une quarantaine à peine d'assez valides
 » sur lesquels on puisse compter. Les autres ont été détruits par
 » la guerre ou par les fatigues éprouvées pendant nos courses
 » interminables. Tout cela a eu lieu à cause de vous. Maintenant

(1) El-Faïd au sud du Zab Chergui.

« partez, il ne vous reste qu'à aller rejoindre votre père à Kaï-rouan, car vous n'avez plus rien à espérer en restant parmi nous. »

Le prince quitta Bou-Aziz, après ce dernier entretien et alla retrouver les Hazabra (1) où il comptait que le Chabbi l'enverrait chercher; mais celui-ci ne fit aucune démarche en sa faveur.

Dans cet intervalle Sedira fils de Bou-Aziz alla faire ses adieux au prince qu'il trouva de mauvaise humeur et récriminant.

« Quel avantage, lui dit le prince, ai-je obtenu en venant parmi vous; j'avais de la fortune et des alliés; ma fortune vous me l'avez prise et mes alliés ont succombé. »

Sedira vivement froissé de ce reproche partit immédiatement, rendit compte de la conversation à son père, en l'amplifiant encore davantage; de sorte que Bou-Aziz courroucé, fit offrir aux Nememcha une somme d'argent considérable s'ils voulaient s'emparer du prince et le lui livrer. Les Nememcha que l'amour de l'argent séduisait, entrèrent à ce sujet en pourparlers avec les Hazabra, mais ceux-ci refusèrent énergiquement de trahir leur hôte. Dès lors Bou-Aziz désappointé s'en retourna dans son pays.

Laissons pour un instant Bou-Aziz que nous retrouverons plus loin et suivons le prince Mohammed bey dans les nouvelles phases de son existence, afin de nous expliquer le revirement de fortune qui eut lieu plus tard en sa faveur. Ce sera, du reste, un curieux épisode de la politique turque à enregistrer. Les Hazabra, emmenant le prince avec eux, allèrent camper avec les Nememcha auprès de Tamer'za. Au bout de quelques jours, ils apprenaient que Younès avait razié Hamida Chabbi et Chenouf Souli, aux environs de Nefzaoua. Craignant d'être attaqués à leur tour, ils se dirigèrent immédiatement vers Touzer et là, ils tinrent un conciliabule dans lequel ils parlèrent au prince en ces termes :

(1) Les Hazabra avaient à cette époque leurs campements habituels à Bir' Tadjer entre le Zab Chergui et le Souf.

« Nous vous avons tiré du danger dans un moment difficile ;
 « vous voici maintenant en sûreté ; à vous de choisir un lieu
 « sûr où vous puissiez aller tenter de relever votre fortune.
 « Quant à nous, nous ne disposons pas des forces nécessaires
 « pour vous sauvegarder plus longtemps. »

Le jeune prince était dans un embarras extrême, car il avait à redouter aussi bien l'usurpateur Ali Pacha que son ancien allié Bou-Aziz devenu son ennemi. Ses compagnons lui proposaient de se rendre au Souf et d'y échanger ses chevaux contre des mahara (chameaux de selle) qui les porteraient à Rîdamès, d'où ils iraient à Tripoli. Dans ce port de mer ils s'embarqueraient pour Soussa où l'un des frères du prince avait réussi à maintenir sa puissance.

D'autres étaient d'avis d'aller à Sidi Okba, dans le Zab, attendre le passage de la grande caravane de pèlerins de Fez et de la suivre au Maroc.

Enfin, le prince opta pour un dernier projet qui consistait à se réfugier au pied de l'Aurès, chez le cheïkh Mohammed ben Taïeb, marabout de la zaouïa de Khanga Sidi Nadji.

On lui fournit des guides et après avoir failli tomber entre les mains de Chabbi, pendant son long voyage à travers le Sahara, il arriva enfin sain et sauf à Khanga où il fut accueilli avec empressement par le cheïkh de cette localité.

Depuis cinq mois le prince se reposait chez son hôte, mais cette existence paisible contrastait singulièrement avec son caractère remuant. Une circonstance inattendue vint tout à coup le sortir de l'inaction. Deux hauts personnages, Mohammed ben bou Diaf, cheïkh de l'Aurès et Ahmed Aboud secrétaire particulier du bey Bou-Hanak, arrivèrent le saluer et lui faire des témoignages d'amitié au nom du Bey leur maître, l'invitant de sa part à se rendre à Constantine. Deux jours avant il avait déjà reçu la visite d'un autre fonctionnaire, Ali el-Hattab, chargé d'une mission analogue.

Voici quelles étaient les causes de toutes ces démarches. L'amitié qui existait entre le Bey de Constantine Bou-Hanak et Ali Pacha, l'usurpateur du trône de Tunis, était l'œuvre de Ahmed Aboud secrétaire particulier du premier. Initié à la haute poli-

tique de l'époque et fréquemment consulté, Ahmed Aboud avait acquis beaucoup d'influence auprès de son maître. Dans cette situation, il avait un jour été envoyé par Bou-Hanak en mission auprès d'Ali Pacha. Au moment où il se présenta dans la salle d'audience, celui-ci, occupé qu'il était à lire une lettre, ne fit nulle attention à l'envoyé du bey de Constantine, qu'il laissa longtemps debout devant lui. Puis, sa lecture achevée, il continua à s'occuper de diverses affaires, sans inviter Aboud à exposer le motif qui l'amenait à sa cour. Ce manque de politesse froissa profondément l'émissaire qui entre les dents lui dit : Je jure de te rendre la pareille en te tenant debout toi-même comme tu l'as fait pour moi.

Quand Aboud retourna auprès de son souverain, il ne manqua point de lui raconter l'accueil inconvenant qui lui avait été fait en présence de tous les dignitaires tunisiens. Il débâtera de telle façon contre Ali Pacha, qu'il réussit à indisposer Bou-Hanak contre lui.

Un autre personnage, Ali el-Hattab, avait également travaillé dans le même but. On se rappelle que lorsque Bou-Hanak s'engagea à marcher sur Kaïrouan, il poussa jusqu'à Tifach et qu'après avoir reçu le premier à-compte sur la somme promise, il rebroussa chemin au lieu d'avancer. Ali Pacha qui ne pouvait s'expliquer ce mouvement retrograde, soupçonna son agent Ali el-Hattab, qui avait traité l'affaire, d'avoir volé la somme qui devait être payée à Tifach, et, dans un accès de fureur, il voulut le tuer, ce qu'il aurait fait certainement si son fils Younès ne l'eut sauvé en lui faisant prendre la fuite.

Ali el-Hattab se réfugia auprès du Bey Bou-Hanak auquel il raconta ce qui précède, et par ses récriminations il l'indisposa aussi contre Ali Pacha au point qu'il en écrivit à son souverain Ibrahim Dey d'Alger. Celui-ci se considérait déjà comme insulté, car son propre chaouch chargé de traiter une affaire en Tunisie avait été souffleté en public par Younès lui-même. Tous ces griefs réunis contribuaient à remplir de haine le cœur des hauts dignitaires algériens contre Ali Pacha et son fils Younès.

C'est donc à la suite des incidents qui précèdent que le Bey de Constantine mit en route son confident Ahmed Aboud qui.

devait d'abord aller s'entendre avec Bou-Diaf cheïkh de l'Aurès. La cousine et la belle-sœur de Bou-Diaf étaient femmes du Bey Bou-Hanak et, en raison de ce lien de parenté, il lui fit facilement partager ses vues sur le prince tunisien fugitif qui devait servir d'instrument de vengeance contre la cour de Tunis.

Après avoir reçu l'invitation gracieuse de se rendre à Constantine, le prince consulta ses intimes, lesquels se souvenant de la lettre remise précédemment par le cheïkh Ferhat et craignant une trahison, étaient tous d'avis de ne point l'accepter. Malgré ces conseils dictés par la prudence, Mohammed Bey faisant le sacrifice de sa vie se décida à se rendre auprès de Bou-Hanak, dans l'espoir, disait-il, d'être utile à son père toujours bloqué dans Kaïrouan.

Avant de se mettre en route il écrivit même à son père pour l'informer des démarches du Bey de Constantine, lequel espérait-il lui fournirait peut-être les moyens d'aller le rejoindre. Il lui envoyait en même temps la lettre d'Ibrahim Pacha que lui avait remise Ferhat.

En recevant cette missive, Hosseïn devint comme fou de désespoir, tant il craignait que son fils ne fut victime d'un guet-à-pens. Il renvoya séance tenante le messenger afin d'arrêter son départ, s'il en était temps encore, mais quand celui-ci revint à Khanga, le jeune prince était déjà rendu au camp de Bou-Hanak, établi auprès de Constantine, où on le reçut avec de grandes marques de sympathie. Sur les instances de Mohammed Bey, Bou-Hanak expédia immédiatement quelques secours à Kaïrouan sous la conduite de Ali el-Hattab.

Autour du jeune prince se rassemblaient rapidement les Guerfa, les Oulad Aïssa (Harakta) et autres tribus de la province de Constantine, ainsi que beaucoup de ses partisans de Tunisie qui vinrent le retrouver. Cette petite armée avait choisi Aïn Chabrou, auprès de Tebessa, comme point de concentration ; et c'est là que Sedira ben Bou-Aziz et Mohammed ben Soltan le rejoignirent avec leurs Hanencha.

Charles FÉRAUD,

Interprète principal de l'Armée.

A suivre.

